



L'île des anamorphoses
version de Lou Sarabadzic
Géographie du discours

« Bonjour Monsieur. Asseyez-vous, je vous prie.

Oui c'est ça, comme d'habitude, au milieu de la pièce, que je vous vois bien quand je parle.

Bien bien bien.

Où en étions-nous ? Attendez une minute... C'est qu'il y a pas mal de paperasse dans ce métier, que voulez-vous. Le temps de mettre la main sur mon carnet... Ah oui. Le voilà. Pendant que je l'ouvre et que je prépare la feuille de notes du jour, dites-moi, comment vous sentez-vous ?

Attendez.

Oui, entrez ? Non, Sabine, je vous en prie, dites-lui de rappeler plus tard, pas de coup de fil pendant un quart d'heure, vous voyez bien que je suis avec Monsieur.

Voilà.

Et fermez bien la porte.

Bien bien bien.

Reprenons donc.

Ah oui.

Alors si je comprends bien mes anciennes notes, et corrigez-moi si je confonds avec un autre client, on ne sait jamais... Ce problème discursif remonte à deux mois. Vous me dites que vous n'étiez pas vous, que vous étiez un autre vous. Vous comprenez maintenant que c'est impossible, n'est-ce pas ?

Enfin, ce que je veux dire, et je suis sûr que vous me rejoindrez, c'est que vous n'êtes plus vous-même depuis un moment déjà.

Bon.

D'abord, il y a votre femme qui vous voit faire des gestes abracadabrants. Vous paraissiez halluciné.

Ensuite, cette même épouse trouve un manuscrit qui ne veut rien dire.

Je récapitule, là, simplement. Ne m'interrompez pas, sinon on ne va pas s'en sortir.

Alors votre femme trouve un manuscrit qui ne veut rien dire.



Bien sûr, cette épouse, toujours la même, le lit. Rien de surprenant d'ailleurs dans cette « trouvaille », on laisse toujours les choses derrière soi pour qu'on trouve nos secrets, n'est-ce pas ? Donc je disais : cette épouse qui est la vôtre le lit. Et là, ça ne veut rien dire. Votre femme vous en parle alors gentiment, vous demande de lui donner des explications. C'est que c'est une scientifique, une rationnelle, voyez-vous. J'ai noté là que son métier l'amenait à donner des cours de diction, d'ailleurs. Mais vous, face à cette simple demande – qui, je m'excuse, est plus que justifiée – vous partez dans un discours incompréhensible, et en plus, vous faites des fautes d'orthographe en parlant en enchaînant les néologismes douteux. Pour un écrivain, vous reconnaîtrez qu'on a vu plus professionnel.

Oui ?

Non, mais je comprends bien que vous voulez ajouter quelque chose mais nous n'y sommes pas encore. Vous comprenez ? Votre tour viendra.

Alors, à ce moment-là, votre femme, qui vous connaît si bien quand vous êtes vraiment vous-même, vous dit que vous faites encore une crise de déréalisation. Et vous amène ici.

Comment ?

Oui. De force, si vous voulez. Mais enfin comment peut-on faire de force ce qui est bon pour quelqu'un, je vous le demande.

D'ailleurs, non, je ne vous le demande pas, je connais la réponse. N'invertissons pas les rôles, si vous le voulez bien.

Voilà.

Je vous dis « vous », au fait, j'espère que ça ne vous dérange pas.

Non, ça n'est pas une question, c'est une vérification de cohérence, suivez un peu je vous prie, j'ai une file de client longue comme un très grand bras juste devant la porte, et avec Sabine qui voudrait que je parle en téléphonant... Les jeunes de nos jours... Mais bon, ce n'est qu'une stagiaire, ne dramatisons pas.

Revenons à vous, si vous le voulez bien.

Sur mon fauteuil, ce jour-là, il y a deux mois donc, moins le temps que ça a pris pour votre femme de vous amener jusqu'ici – on va dire, allez, à la louche, une heure –, vous ne vous sentez pas trop à l'aise. Vous dites que votre corps est trop petit pour vous dire, vous, dans d'autres dimensions. Je cerne immédiatement une personnalité aux



contours flous, un bavardage aux bords coupants. Et aussi, de manière tout à fait claire, trop de fantastique pas assez évité.

On vous donne un calmant.

Qui ne vous calme pas vraiment, car, somme toute, vous étiez déjà calme. Simplement confus. Mais, voyez-vous, on n'a pas encore inventé des pilules qui rendent le sens aux gens, on fait ce qu'on peut, vous le savez bien. La science n'avance pas vite, vous demanderez à votre femme quand vous le pourrez, vous verrez bien que j'ai raison.

Bref.

Où en étais-je ?

Ah oui. Vous.

Je disais donc vous me tenez des propos incohérents sur votre prétendue faculté à sortir de vous-même. Je vous demande si c'est comme de se voir de l'extérieur, car des cas semblables ont été recensés dans le sud. Le soleil sûrement. Je vous dis alors que c'est une crise de déréalisation. Là, avec votre femme, on tombe d'accord. Bon, il faut dire que l'entendre dire ceci dès que vous êtes arrivés a pu m'influencer. Vous savez, moi d'habitude, je pars d'une table rase, une *tabula rasa*, voyez-vous, disait-on pendant mes études, car un préjugé est si vite arrivé. Mais nous, discoursologues, tout comme le médecin ou le vétérinaire, ne pouvons bien sûr pas faire abstraction des êtres vivants qui forment autant d'écrans dans notre saisissement du mot juste. Il nous faut dialoguer avec ces écrans, et, dès lors, accepter que notre jugement soit influencé par le verbiage d'un autre. Mais pas autrui, hein. Laissons la religion hors de cela, je parle d'un autre très clairement identifié, ayant dans la relation un rôle – une fonction, si vous voulez – de catalyseur, de déclencheur du « je parle donc je suis ».

Donc votre femme, apparemment versée dans la psychanalyse davantage que dans la discoursologie, m'avait parlé de déréalisation, je l'avoue. Cependant, je crois pouvoir affirmer que cela n'a pas eu de conséquence, peut-être.

J'ai simplement fait un parallèle entre la psychanalyse et mon métier, on ne saurait vraiment parler d'influence, bien que les gens aient besoin de repères.

Je vous demande donc, avec une candeur nécessaire au sérieux de ma profession, comment vous pourriez sortir de vous-même. Je suis bien placé pour poser la question, voyez-vous, car moi-même je travaille justement à *rentrer* dans les gens. Et vous, vous désiriez à ce moment-là en sortir. Je crois qu'il faut noter cette interaction



déterminante entre nous. Une question d'équilibre, c'est ce que je répète à chaque client. Mais enfin, chacun est différent, c'est compliqué.

Alors là, après réflexion, je l'ai noté ici « après réflexion », vous voyez ? J'ai même souligné... vous me dites : « c'est un narrateur interne ».

Je voudrais m'attarder, si vous le voulez bien, sur ce « c'est ». Vous parlez de vous comme d'un objet neutre. Vous êtes le « ça », et s'il y a bien une chose que vous devez savoir, c'est qu'en discoursologie, on ne prend pas ça à la légère. Ni ça ni vous d'ailleurs.

Vous pensez donc, mais en plus vous le dites, pouvoir vous voir comme de plus loin, avec des yeux qui seraient les vôtres sans toutefois appartenir à votre corps. Un personnage, dites-vous. Votre femme, qui n'a guère que des connaissances de magazine – sans vouloir vous offenser, mais notez que c'est toujours mieux que de lire des romans – votre femme, disais-je, pense à une schizophrénie fictionnelle. Je la rassure. Personne ici n'est schizophrène.

Qui a dit ça ?

C'était un piège. Je sais bien que c'est moi qui l'ai dit, je voulais voir si vous suiviez.

Bref. Nous – et par *nous* j'entends *vous et moi* – parlons pendant une heure. C'est la durée standard, comprenez-vous. Ici, il n'y a pas de quoi s'affoler, même si ça paraît long. Les séances suivantes, vous avez pu le constater, sont bien plus courtes.

Je vous demande finalement, quand vous vous levez une heure plus tard, de réfléchir, Monsieur, à cette question de déréalisation. Vous dites avec un ton qu'on aurait pu prendre pour du sarcasme, si nous n'étions pas expert : « oui ben il va essayer, le Monsieur... » D'une manière foudroyante, vous venez de livrer la clef du problème : vous êtes victime de ce que nous appelons *le complexe du m'as-tu-vu*, car on vous entend alors deux fois : comme « toi », et comme « il ».

Je comprends que vous vous voyez en effet de plus haut que ce que vous n'êtes. Sans vouloir vous vexer bien sûr, mais il nous faut là être avant tout réaliste. Car le réalisme, outre le courant littéraire que vous connaissez sûrement mieux que moi – permettez-moi de vous arrêter là, j'ai tout de même de fortes connaissances en la matière, et puis j'ai fait les Beaux-Arts, mais laissez-moi reprendre – le réalisme, disais-je, c'est le réel. Et le réel, c'est ce que nous cherchons. Vous, dans vos livres, c'est autre chose si vous voulez, mais ici dans mon bureau seul compte le réel, le pragmatisme. On



n'a guère le temps pour des ornements. Notez les lignes pures des meubles, et la peinture uniforme.

Bref vous dites : « il va essayer. »

Je pense : voilà qui nous aiguille.

Mais lorsque je rejoins votre femme dans la salle d'attente pour lui faire part, en toute discrétion et en deux mots, de cette avancée majeure dans la perception de votre problème, voilà que j'entends de sa part la même chose : « oui, docteur, *il* va essayer. » Je sursaute. Votre femme et vous-même vous êtes retrouvés dans un même délire discursif : la voilà à penser – que dis-je, à affirmer, que vous êtes bien ce « il » que vous êtes créé. Ce même « il » qui n'existe que pour dire l'universel : *il* faut bien que jeunesse se passe, *il* faut dire que c'est un peu surfait, *il* pleut souvent dans l'hémisphère nord. Je demande en conséquence à votre épouse de rester avec moi pour m'expliquer en privé son point de vue, hors de toute considération météorologique ou relevant de l'actualité.

Eh bien, figurez-vous que tout au long de l'entretien, votre femme a utilisé ce pronom, « il », comme si c'était normal. Comme si on pouvait parler de quelqu'un qui n'était pas présent dans la pièce.

Vous êtes écrivain, monsieur, je ne vais pas vous apprendre votre métier.

Soit les choses sont là, soit les choses n'y sont pas, mais il ne saurait y avoir de demi-mesures. Ni de « elles » d'aucune sorte.

Voilà donc que votre femme continue, « il » ceci et « il » cela. Avec en plus des prépositions manquantes, on n'y comprenait plus rien. Les adverbes, je ne vous raconte pas, sinon ça voudrait dire que je vous raconte et nous n'avons guère le temps pour des détours inutiles.

La vérité me frappe alors, pendant que c'est à votre tour d'attendre dans la salle attenante à mon bureau. Ce n'est pas vous qui rencontrez un problème d'expression du réel, mais votre femme, qui ne remarque pas même son emploi du « il ».

Pris tout de même un tantinet dans votre délire de l'époque, bien sûr, vous pensez qu'il vaut mieux ne pas l'interner. N'écoutez que notre déontologie, nous ne vous écoutons pas, mais vous avez bien fait de dire ce que vous pensiez, c'est essentiel à sa guérison.



Ainsi, nous vous séparons. Madame votre femme suit en ce moment encore un séminaire intensif de phraséologie dans l'espace, qui lui convient, me dit-on, tout particulièrement.

L'important pour un non-spécialiste, Monsieur, vous en conviendrez maintenant que je me dois de clore ce court exposé des faits, c'est d'utiliser le moins de mots possibles. Moins on en utilise, moins on s'en rend coupable. Je ne sais que trop conseiller le silence, et encore, vous savez, faisant ceci je suis certes un héros de l'éthique, mais je me tire décidément une balle dans le pied. Car dans mon marché comme ailleurs, on a plutôt intérêt à créer des problèmes qu'à les régler. Cependant, la morale guide mes actions. Et c'est peu dire, bien que ça paraisse grandiloquent au premier abord.

Voilà, donc je vous répéterai simplement ce que je vous dis à chaque séance : n'écrivez pas, et quand vraiment l'envie vous gratte jusqu'à la trachée, alors écrivez, mais écrivez peu. Les gens ont perdu le sens du non-dit, c'est d'une tristesse.

Nous suivons de très près votre femme, et nous vous dirons quand Madame votre épouse, qui sera toujours la même rassurez-vous, pourra sortir. En ce moment je crains que son état linguistique ne soit trop fragile.

Ouh ! Mais regardez ça, la séance est déjà terminée ! Je suis ravi d'avoir autant avancé avec vous... Excellent travail aujourd'hui. De mieux en mieux.

Bon, vous avez l'habitude maintenant. Voici le formulaire. Notez simplement : « j'acquiesce » en bas à droite. Très bien.

Dites, vous auriez pu éviter le point, c'est inutile. On comprend bien qu'il n'y a rien après vous. Toujours moins, toujours moins, vous dis-je. Allons droit à l'essentiel.

Bon, je vous revois la semaine prochaine. J'apprécierai cependant qu'à cette occasion vous m'ayez remplacé votre tête d'enterrement. Vous savez, maîtriser l'art du discours, c'est d'abord une question de perspectives.

Monsieur, au revoir. »